

L'Orthodoxie - thérapie pour l'homme, afin qu'il devienne apte à sentir Dieu vivant dans son cœur

Une homélie du hiéromoine Justin, père spirituel du monastère de Kerbeneat, enregistrée le 29 janvier 2023

Les fois précédentes nous avons pris deux exemples qui illustraient la manière dans laquelle fonctionnait un homme dont l'intellect était illuminé. Vous avez vu que ce fonctionnement consistait en la perception directe de la réalité au-delà des formes et des concepts. Il y a deux façons de voir : la première qui consiste en une contemplation directe de la réalité spirituelle et la seconde, en contemplation indirecte par réflexion.

Pour illustrer, ne serait-ce que de façon vague, ce que je viens de dire, prenons l'exemple suivant : Le soleil, je peux le voir soit en le regardant directement, soit en regardant sa lumière se reflétant dans un miroir ou sur la surface d'un lac. Dans le premier cas, je dois transporter mon regard dans son espace, dans son domaine, là où il se trouve. Alors que dans le second, si je regarde le lac je n'ai pas besoin de lever les yeux, mon regard peut rester orienté vers le bas ou à l'horizontale, là où la lumière se reflète. Dans le premier cas, si mon œil n'est pas en parfaite santé, le fait de regarder le soleil peut affecter ma vision. Si, en revanche, je regarde seulement sa réflexion, je peux le faire sans que cela nuise à ma vue. Or, voyez-vous, c'est une chose de regarder le soleil directement et de percevoir la puissance de sa lumière et son effet, et c'en est une autre de voir seulement sa réflexion sur une surface. Cela en est de même pour l'homme aussi : tant qu'il ne quittera pas l'espace de sa raison, son individualité et ses limitations, même dans le cas où il percevrait les choses spirituelles (ou du moins une partie), il les percevra indirectement, à travers ce qui est visible et matériel, à travers ce qui est reflété par leurs formes (comme dans le cas de la perception de la lumière par l'intermédiaire de l'eau ou de la glace).

Pour regarder le soleil directement je dois dépasser le niveau limitatif auquel je vis, le niveau de mes sens, je dois passer outre les états qui relèvent de ma personnalité et

mon individualité. C'est exactement ce qui se passe avec l'homme guéri. L'homme guéri est capable de percevoir directement la réalité spirituelle. Celui qui ne l'est pas, joue avec des concepts qui, selon lui, indiqueraient la réalité spirituelle. Plus précisément dit, c'est une chose de percevoir la bonté de Dieu en tant qu'expérience, et c'en est une autre de savoir simplement que Dieu est bon. Savoir que Dieu est bon, c'est une idée, qui, à force de la répéter régulièrement, comme toute autre information répétitive, finit par s'implanter dans l'inconscient. J'agirai par la suite en fonction d'elle. Mais le fait d'avoir cette idée gravée dans la tête ne change en rien ma structure fondamentale, mon égo demeure intact.

Savoir que Dieu est bon et me le répéter dans la tête, ne me met pas pour autant en relation avec Sa bonté. Je peux agir en conformité avec cette idée-là et m'induire des attitudes comportementales sur cette base. Mais que vais-je faire lorsque la réalité viendra infirmer cette idée, par l'expérience ? Pensez seulement au fait qu'au début du 20^{ème} siècle pour tout homme scientifique il était inconcevable de faire flotter dans l'air un objet plus lourd que l'air. De ce fait, dans leur acception, c'était impossible de construire un avion. Toutes les théories scientifiques tenaient donc compte de cette conclusion considérée vraie, vérifiable et indiscutable. Mais dès lors qu'un avion a été fabriqué, leur idée jusqu'à irréfutable, a perdu sa valeur.

Faisons maintenant le parallèle avec l'idée que Dieu est bon. Pour nous, si Dieu est bon, cela signifie que tout doit se dérouler pour le mieux dans notre vie. C'est-à-dire que je ne souffrirai pas. Si Dieu est de mon côté, toutes les choses iront bien. Mais admettons que la guerre arrive. Soudain mon idée comme quoi Dieu est bon est mise sérieusement à l'épreuve. Parce que soudain je vois tant de souffrance et de douleur autour de moi, qu'il m'est impossible de concilier l'idée que Dieu est bon avec les atrocités autour. Les gens vivent alors un choc au niveau mental. Comme ils ne connaissent pas Dieu et qu'ils ont une relation avec Lui seulement à travers les idées, les concepts et les règles morales, dès lors que ceux-ci sont mis à l'épreuve, ils chancellent et trébuchent, comme ce fut le cas des scientifiques mis devant l'évidence quand le premier avion fut construit. En moi s'effondre non seulement l'idée que Dieu est bon, mais aussi tout ce qui était relié à cette idée (concepts, comportements, etc). Des hommes, jusque-là très fidèles dans leur foi, peuvent devenir athées, se révolter, voire devenir des meurtriers. L'épouse de Job était, selon toutes les apparences, profondément croyante, vu qu'elle vivait avec un homme réputé pour ses vertus. Mais dès lors que la réalité lui a secoué la conviction qu'il était bon d'avoir Dieu de son côté parce qu'Il l'aiderait chaque fois qu'elle serait en difficulté, qu'a-t-elle dit ? « Maudis

Dieu et meurs ! » Job lui a répondu : « Tu parles telle une femme insensée... Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que le nom du Seigneur soit loué ! »

Qu'est-ce qui opposait Job à sa femme ? Une autre idée. Certes, un peu plus profonde que celle que les yeux de sa femme pouvaient percevoir, celle où nous devons accepter de recevoir de Dieu autant les bonnes que les mauvaises choses. Mais une idée tout de même. Job se voyait innocent au fond de lui. Mais lorsque ses amis viennent l'accuser et lui démontrer de façon logique que s'il avait été vraiment innocent, toutes les choses ne lui seraient pas arrivées, il se trouble et plonge dans la tourmente. Le trouble survient dès lors que mon cerveau ne parvient plus à organiser harmonieusement les données auxquelles il est confronté. L'épouse de Job ne peut pas intégrer le fait d'avoir tout perdu malgré sa foi en Dieu. Son combat est mené dans la tête. Job, en opposant une autre pensée à la réalité, parvient à éviter le piège dans lequel est tombée sa femme. Il est alors attaqué d'une autre façon et son idée comme quoi « *Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris* » est mise à l'épreuve lorsque ses amis le voient coupable et lui disent clairement que Dieu Lui-même doit le considérer coupable. Job tente durant environ 30 chapitres d'harmoniser de façon logique les choses entendues avec celles vécues. Tantôt il parvient à accepter la situation en ayant la bonne pensée, tantôt il chancelle en succombant à la mauvaise pensée. Il essaye sans cesse d'opposer la bonne pensée à la mauvaise pensée. Et où Job mène-t-il tout ce combat ? Toujours au niveau du cerveau, des notions et des idées. Toute cette tourmente avait lieu à cause du fait qu'il ne voyait pas Dieu. Mais à la fin du livre, dès lors qu'il voit Dieu, qu'il a l'expérience réelle et vivante de Dieu, son trouble disparaît puisque Sa présence est bien plus puissante que toutes les émotions qu'il éprouvait.

Voyons maintenant ce qu'il en est de nous : admettons que je sois quelqu'un de bien, qui mène une vie morale, fidèle à l'église, en priant, en me confessant, en communiant et en pratiquant la charité. Mais à un moment donné quelque chose se passe dans ma vie, quelqu'un m'outrage ou me fait du tort, et alors une incompréhension ou une contrariété naît en moi : « *Qu'ai-je fait à cette personne ? Qu'est-ce qu'elle me veut ? Pourquoi moi ? Je ne lui ai rien fait* ». Je sais que je ne dois pas juger mon autrui, je sais aussi que je dois répondre au mal par le bien. Dans ma tête je m'efforce de faire tout cela (car c'est ce qui est écrit de faire), en essayant d'appliquer des commandements que j'ai lus. Je veux me démontrer à moi aussi que je suis quelqu'un de bien et non quelqu'un superficiel. Mais à un moment donné mon énergie s'épuise à forcer de m'évertuer à toujours contrer, par la bonne pensée, le mal que me veulent ou me font les autres. Quelle est la cause de cet épuisement ? Vous me direz que c'est l'autre qui s'en prend à moi ou me provoque. Je ne nie pas qu'à première vue ce serait la bonne logique. N'oublions pas que nous parlons de quelqu'un de croyant. Mais le fait

qu'à un moment donné je ne parviens plus à endurer ce qui s'abat sur moi, prouve que je n'ai pas Dieu en moi.

Supposons que je doive me faire opérer mais que je ne peux pas avoir d'anesthésie. J'endure la douleur pendant un certain temps en serrant les dents, mais il y a une limite au-delà de laquelle je ne pourrai pas passer. Imaginons maintenant que pour la même opération je peux bénéficier d'une anesthésie. Le chirurgien peut couper mais je ne ressens plus la douleur car je ne suis plus connecté aux canaux sensoriels habituels. Comprenez-vous l'analogie avec quelqu'un qui me calomnie, me dénigre ou me méprise ? Tant que j'essaierai de m'y opposer au niveau où il « opère » (c'est-à-dire au niveau des outrages et autres injustices) c'est comme si j'essayais de résister lors d'une opération sans anesthésie : j'aurais beau serrer des dents et encaisser un maximum, au bout d'un moment la douleur m'achève. Si je parviens à « m'anesthésier », c'est-à-dire à couper le lien avec le niveau où je me fais attaquer et à me transporter à un autre niveau, celui où je sens Dieu, je ne ressentirai plus les attaques en tant que telles. Puisque j'aurai une autre référence, je me trouverai au niveau où les attaques de l'autre ne m'atteignent plus.

Lors d'une intervention médicale où je suis anesthésié localement, je peux communiquer avec le chirurgien, voire suivre mon opération sur un écran. De même, lorsque je parviens à me couper du niveau où l'autre m'attaque, soudain je perçois les mêmes choses sans plus m'y impliquer émotionnellement. Au lieu de m'opposer à la douleur, j'attends désormais patiemment que l'opération se termine, tout en sachant qu'elle est pour mon bien. Sur le plan spirituel, je sais que celui qui m'outrage est le médecin et son insulte ou injustice est l'opération. Ou plus précisément dit, Dieu est le chirurgien et celui qui me fait du tort est un instrument dans Sa main. Le chirurgien n'intervient pas directement sur mon opération, mais par le biais de l'instrument. La main du chirurgien est chaude, douce et souple alors que l'instrument est froid et dur. Celui qui me veut du mal se montre rude, mais je ne vois pas que Dieu le tient dans Sa main et œuvre par son biais d'une façon que j'ignore. Je ne vois pas les mouvements de la main, je ressens seulement les incisions et la douleur par le contact avec le bistouri. La seule chose que je fais c'est de me lamenter et de crier que cela cesse, en essayant de pousser, non le chirurgien mais l'instrument qui me fait mal.

Si en revanche, tout en étant sous anesthésie locale, je reste en contact avec le chirurgien, je suis attentif à la façon dans laquelle il opère, je lui fais confiance et je patiente jusqu'à ce qu'il termine l'opération. La présence du chirurgien sera alors pour moi bien plus vivante que la douleur causée par le bistouri. Mais sans anesthésie, la

douleur prendra le dessus sur la présence du chirurgien. Pour moi, la souffrance provoquée par le blâme ou le jugement des autres sera plus aigu que le fait que Dieu y est présent à l'instant même. J'en suis troublé, je commence à contre-attaquer, à me lamenter, à me justifier. Et ceci puisque j'ai perdu la présence de Dieu ou bien je ne la connais qu'à un niveau théorique. Ne pas percevoir la présence de Dieu comme la chose la plus intense et la plus sublime prouve que mon cœur n'est pas ouvert, ou bien il est pétrifié et mon intellect n'est pas illuminé.

Pourquoi croyez-vous que les martyres pussent endurer autant de supplices ? Ne vous imaginez pas qu'un mental humain est capable d'endurer de telles souffrances. La seule chose qui leur conférât la force était que la présence de Dieu était plus réelle que la douleur. Vous comprenez maintenant pourquoi l'Eglise ne permettait plus de communier à ceux qui reniaient Dieu durant le martyr. Vous me direz que c'est injuste et illogique, car s'ils l'avaient renié c'était à cause des supplices. Mais il y a bien une logique à cela : dès lors que tu intégrais (de plein gré) l'Eglise par le saint baptême, on considérait que tu recevais le Dieu vivant en ton cœur, c'est-à-dire que tu t'unissais réellement au Christ. Pour l'Eglise, un chrétien qui ne ressente pas continuellement le Dieu vivant en son cœur était un non-sens. Comme le dit clairement l'apôtre Paul dans ses épîtres aux Romains ou aux Corinthiens : *« Nous sommes fils de Dieu puisque l'Esprit Saint crie dans nos cœurs : Abba ! Père ! »* Pour les Apôtres, une fois baptisé, c'était inconcevable de ne pas avoir le Christ vivant en toi. *« Personne ne peut affirmer que le Christ est le Seigneur, si ce n'est que dans l'Esprit Saint. »* Cela ne fait pas référence à une simple déclaration verbale, car je peux être athée et dire que le Christ est le Seigneur. Cela fait référence au fait que personne ne pouvait voir le Christ en tant que Seigneur, et soi-même en tant que Son serviteur, si l'Esprit du Christ n'était pas réellement vivant en lui.

Il n'y avait pas de chrétien qui ne désire pas la vie éternelle et qui ne veuille pas quitter ce monde au plus vite. Dans le Symbole de la Foi, nous disons : *j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir.* La traduction exacte du « j'attends » il faut la comprendre comme « je me languis de ». La foi de ces gens en le Père, le Fils et le Saint Esprit, et la foi dans l'Eglise, produisait en eux un mode de vie qui les orientait complètement vers l'attente de la résurrection des morts la du siècle à venir. C'est pourquoi l'apôtre Paul dit que nous sommes pèlerins dans ce monde. Le terme « paroisse » par exemple provient du grec « *paroikia* » qui signifie vivre à côté de la maison ; tu n'es pas chez toi, mais quelque part en chemin. *Notre citoyenneté est dans le ciel.* C'était un non-sens qu'un chrétien ait un désir ou une quelconque attente vis-à-vis de ce monde, et que cela vienne modifier son comportement et le détourner

du Christ. Raison pour laquelle le premier mouvement naturel, spontané et concret de ceux qui entraient dans l'Eglise étaient de tout vendre et de le mettre aux pieds des apôtres.

Autrefois, quand un chrétien se faisait attraper et on l'enjoignait de renier le Christ pour gagner cette vie, il éclatait de rire. Comment pouvait-il être tenté par quelque chose de ce monde du moment qu'il était mort pour le monde ? Il avait renoncé au monde à l'instant où il avait reçu le baptême. Par quoi le monde pouvait-il encore le tenter s'il n'était plus de ce monde ? Le martyr était en fait la voie la plus rapide pour décoller de ce monde. Certains, que l'Eglise a parfois désavoués en les soupçonnant d'orgueil dissimulé, faisant preuve d'un peu trop de zèle, cherchaient délibérément le martyr.

Si le chrétien reniait le Christ durant son martyre, cela prouvait qu'il n'avait pas encore le Christ en lui.

Qu'il ne se fût pas assez dépouillé de soi-même, afin que le Christ vienne demeurer totalement en lui. Ce n'était donc pas une interdiction que l'Eglise lui infligeait (de ne plus communier), mais une confirmation vis-à-vis de sa disposition intérieure qui se révélait lors du martyre. L'Eglise montrait que ce chrétien-là n'avait pas la prière incessante, que le Christ n'était pas en lui, car s'Il l'avait été, il aurait pu endurer le martyr. Non par ses propres forces, mais par celles du Christ. Ce n'est pas qu'il n'aurait pas senti la douleur, mais que la présence du Christ aurait été plus forte que la douleur. Saint Carpe a souri alors qu'il se faisait supplicier sur la croix. Le croyant détraqué à cause de la douleur, ses bourreaux lui ont demandé pourquoi il souriait. Saint Carpe a répondu : « *Parce que j'ai vu le Christ* ».

Nous avons la description d'un fait pareil dans les actes des apôtres : pour le martyr de Saint Etienne. Tandis que ses lapideurs lui crient dessus et lui jettent des pierres, Etienne voit le Christ dans la gloire, l'appelant à Lui. Et dans cette disposition intérieure, Etienne prie pour eux en suppliant Dieu de ne pas leur tenir rigueur pour leur acte. Dans une des cantiques chantés lors de l'office pour Saint Etienne, l'Eglise fait une jolie analogie en disant que les pierres qui le frappaient se transformèrent en marches pour le faire monter au ciel. Ce qui du point de vue de ses meurtriers était un instrument de la mort (en l'occurrence la pierre), d'un autre point de vue, elle devient un instrument de l'élévation. Qu'est-ce qui fait la différence ? La perception de la réalité spirituelle que l'on peut avoir par le biais du cœur.

La préoccupation fondamentale de l'Eglise n'était pas les idées sur Dieu ou les formules dans lesquelles nous croyons, mais la guérison de ce centre de l'homme, appelé cœur ou intellect, de façon que l'homme puisse percevoir directement Dieu. En sorte que, je dirai que **l'orthodoxie est une thérapie de l'homme afin que celui-ci devienne capable de voir ou de sentir continuellement Dieu**. Cette perception de Dieu ne se fait pas à travers les concepts, les idées ou les comportements. Je peux exprimer, de façon tronquée, ma propre expérience, en disant que Dieu est bon puisque j'ai goûté à Sa bonté. Mais la bonté de Dieu n'est pas une idée dans ma tête dont je dois convaincre les autres. C'est une expérience au niveau du cœur que personne ne peut m'enlever, quoi qu'ils disent. L'expérience ne peut pas être soumise à l'altération ou au chancellement car elle ne tient pas du domaine de l'émotion ou du mental. Pour moi, Dieu est une présence vivante et je ne confonds pas la présence de Dieu avec mon excitation émotionnelle.

Prenons un exemple : je suis enfant, j'ai fait des bêtises et maman, en colère, déboule dans ma chambre. Une association immédiate entre tout cela fait naître la peur en moi. Je ne suis plus attentif à la présence de maman, ce qui m'importe désormais c'est d'échapper à la punition qui m'attend. Pour moi, la peur de la sentence imminente devient plus importante que la présence de ma mère. Une autre fois, maman entre dans ma chambre toute souriante. Et là je me montre joyeux et ouvert envers elle. Ma peur ou ma joie sont des émotions générées par mon égo. Ce qui m'importe c'est de savoir comment sortir de cette situation dans les meilleures conditions ou bien comment profiter au maximum de sa bonne humeur pour obtenir ce que je veux. Que signifie le fait d'accorder plus d'importance à la présence de maman qu'à l'éventualité de recevoir une punition ou bien une récompense ? Cela signifie que la confiance que je lui porte puisqu'elle m'aime et veut ma guérison est plus forte que mon impulsion générée par l'égo. Même si je peux éprouver de la peur ou de l'enthousiasme, je détourne mon attention de ces émotions et reste connecté à la conscience qu'elle est ma maman et qu'elle ne veut que mon bien et ma guérison. J'attends alors patiemment de connaître le traitement qu'elle voudra me donner pour guérir mon égo (à cause duquel j'aurai fait des bêtises ou bien des actions louables). Mais pour ce faire il faudra que ma relation avec maman soit à un niveau plus profond que celui où je réagis émotionnellement ou sentimentalement. Au lieu de chercher des arguments pour me justifier, je reste ouvert et serein et peu importe la punition ou « le traitement » que maman veuille me donner, ma seule préoccupation est de rester en relation avec elle.

Vous comprenez maintenant ce que signifie la relation avec Dieu. Si elle est réelle, que je trébuche, que je tombe ou que j'accomplisse des actes vertueux, je me focalise immédiatement sur la relation avec Lui, peu importe s'Il est doux ou sévère avec moi, (de toute façon Il sera doux ou sévère en fonction de mon besoin de guérison). Ma relation avec Dieu ne dépendra pas de la façon dans laquelle Il choisira d'œuvrer à ma guérison. **Ce type de relation se construit au niveau du cœur et non au niveau des émotions ou du cerveau.** Raison pour laquelle L'Eglise mettait l'accent sur la purification du cœur ou l'illumination de l'intellect, en tant qu'organe par le biais duquel l'homme peut entrer en relation directe avec Dieu.

Nous en reparlerons les prochaines fois afin que, au moins au niveau mental, nous puissions comprendre, à titre indicatif, quelle est la direction à prendre si nous voulons acquérir le Dieu vivant.

Arloz Yezu Krist, mab Doue, bez trugarez ouzhin pec'her !